

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **84 (1996)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FEMINISTES, LES JEUNES? OUI,

Rencontre avec des jeunes
en mal d'étiquette:
souvent acquises aux idéaux
mais en bataille avec les mots



Les jeunes ont beaucoup de mal à se débrouiller avec un contenu qu'elles approuvent et une étiquette éprouvante. A qui la faute? Aux féministes, selon Rene Denfeld, une jeune Américaine qui s'est mis tout l'establishment féministe à dos en déclarant qu'avec leur puritanisme, les leaders du mouvement avaient trahi le féminisme. Résultat, les jeunes Américaines n'accepteraient pour rien au monde de se définir comme féministes, alors qu'elles épousent bel et bien les idéaux du mouvement. Pour Rene, il faudrait même changer de terme pour que les femmes puissent y adhérer à nouveau. (ds *Courrier International*, mars 1996).

Ou la faute aux médias qui perpétuent l'image de la féministe baraquée qui bouffe du mâle. Un travail de sape remarquablement orchestré et mondial, si cela peut consoler. Susan Faludi, auteure de *Backlash* disait récemment dans une interview au magazine allemand *Der Spiegel* que c'était plus facile pour les femmes dans les années 80: «*Les adversaires des féministes avaient pour principe «la carotte et le bâton». Aujourd'hui, ils ne connaissent plus que le bâton. Cela va des méthodes*

brutales d'intimidation et de violence des divers groupes anti-avortement à la diabolisation de la théorie et de la pratique du féminisme, en passant par le démantèlement de l'aide sociale – qui touche en priorité les femmes.»

Pas étonnant dès lors que l'étiquette soit parfois dure à porter alors que la recherche féministe est passionnante, que les jeunes féministes sont poilantes et bien dans leur peau. Et que la bataille féministe n'est pas ringarde pour deux sous au vu des inégalités en tout genre qui demeurent. Mais voilà, une revendication ne se foment pas en solitaire devant son miroir magique: «*Oui, oui, tu es la plus belle, et d'autant plus belle que tu es féministe*». Non! ça, c'est bon pour les contes de fées. Dans la réalité, vous parlez et vlan! l'étiquette aux connotations négatives vous est lancée en pleine figure pour vous le clouer... le bec. Rebecca West (1892-1983) ne disait-elle pas: «*...je sais seulement que les gens me traitent de féministe quand j'exprime des sentiments qui me différencient d'un paillasson.*»

Toutes celles qui – jolies pas jolies, jeunes moins jeunes, souriantes ou pas – ont un jour revendiqué plus ou

moins gentiment, ont sans doute été bâillonnées par l'étiquette féministe. Un féminisme devenu la cause de tous les maux, ou presque, alors que pour le sociologue Jean-Claude Kaufmann, lorsque les droits des femmes reculent, la démocratie risque de perdre son âme. Pour lui, «*le rôle des féministes est de tenir les individus en alerte et empêcher que chacune ne s'assoupisse dans l'inégalité*».

Mais voilà, l'étiquette demeure et explique en partie les réponses en forme de «oui mais» des jeunes de Suisse romande interrogées. Seule Sophie, 17 ans, collégienne, ne ressent pas de différence: «*Je pense que les femmes et les hommes ont les mêmes droits. Cette étiquette ne me gêne vraiment pas. Je n'ai pas remarqué de gens qui perçoivent mal les féministes. Et je suis féministe parce que je défends les filles et les femmes.*»

Les autres par contre sont plutôt gênées aux entournures. Comme Nathalie, 25 ans, qui termine ses études de psychologie. De mère féministe, elle se dit prête à s'engager pour l'égalité des salaires mais pas avec une étiquette de féministe. «*Ce terme est associé aux années 70,*

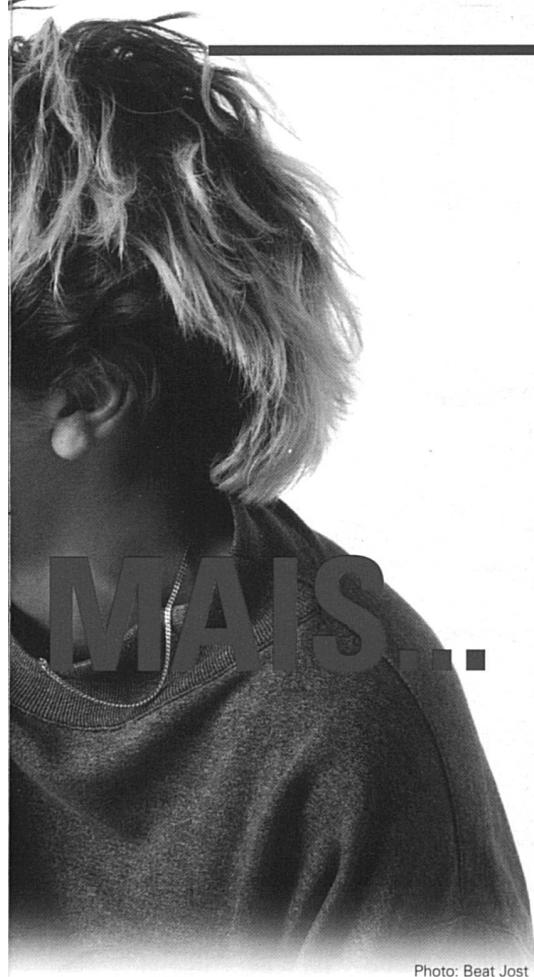


Photo: Beat Jost

au mouvement des femmes de cette époque.» Pour Isabelle, une enseignante de 24 ans, «il fait hommasse, il fait penser aux courants extrémistes qui veulent une égalité outrancière... Je suis plus pour une égalité normale... J'approuve les femmes modérées qui luttent pour l'égalité dans le travail, pour les femmes défavorisées, contre les lois qui briment les femmes dans les pays trop catholiques, trop musulmans.»

Agnès, 20 ans, étudiante en médecine n'a pas besoin d'être féministe: «Je ne perçois pas autour de moi une supériorité des hommes. Une femme est différente. Une femme féministe n'est pas féminine. Je trouve plus important d'être une femme féminine qu'un faux homme.»

Giliane, 24 ans, va quitter son travail de secrétaire afin de se consacrer à la musique. Elle est perçue comme une fille indépendante, autonome, affirmée. «Je ne suis pas féministe, car pour moi féminisme signifie être contre les hommes. Or, sa vie de femme, on la construit avec eux.» Pas de problème de ce côté pour les féministes du groupe parisien des «Marie Pas Claire» (10 étudiantes actives depuis 1992): «nous, on ne fait pas la guerre contre les mecs, on

fait la guerre pour la justice et pour l'égalité. Et ça, on en est fière.»

Isabelle, 25 ans, bibliothécaire, n'est pas féministe, mais sensible aux questions de l'égalité entre les sexes, surtout dans les domaines de l'éducation, de la profession et de la famille. Elle pense qu'il faut se répartir les charges du ménage et de l'éducation des enfants entre les femmes et les hommes «*mais pas autant que le veulent les féministes.*» Une étudiante au Poly zurichois, bien que non féministe, note que le Poly ne sait pas trop «gérer» la présence des étudiantes. Et ajoute bien qu'elle-même n'a jamais eu aucune gêne à se sentir femme au milieu de ses camarades masculins ou vis-à-vis de ses professeurs.

Elle croit fermement que les mentalités vont changer à mesure que la présence féminine se fera plus forte. Et que la mentalité des femmes changera. Elle redoute cependant un peu les positions prises par certaines militantes féministes extrémistes et préférerait ne pas voir les étudiantes s'enfermer dans un ghetto. Elle estime cependant qu'il faut encourager concrètement les carrières féminines en mettant plus de crèches à disposition. Et en ne tenant pas uniquement compte des publications pour la poursuite d'une carrière académique mais aussi de certaines expériences de vie.

Et ce, sans militer, pourrait-on ajouter. Dans la droite ligne des propos de Susan Faludi qui observe que les femmes dénoncent les problèmes formulés par les féministes mais redoutent le terme de féministe. Une question de mentalité, on prend ce qui est bon «*mais nous ne nous mêlons pas au débat politique sur les rapports de force entre hommes et femmes, tout comme nous restons à l'écart des actions de solidarité avec les femmes qui ont encore plus de difficultés que nous.*»

Retour à nos jeunes. Julie, 18 ans, collégienne, nuance: «*Ça dépend de ce qu'on entend par féministe! Si ça veut dire que les femmes ont les mêmes droits que les hommes, je suis pour; mais si c'est pour être comme un homme, non! L'étiquette? Pour l'instant, je n'ai pas eu vraiment à la porter, – je n'ai pas subi de discrimi-*

nation. Mais c'est vrai que dès qu'on proteste sur des remarques machistes, du coup on te traite de féministe, même sans être militante ni rien. Je pense que certains garçons sont immédiatement sur la défensive.

Au fond, je ne connais pas vraiment une féministe militante qui soit mariée, féminine etc. Elles sont tout de suite agressives contre les hommes, même s'ils ne sont pas sexistes. Regardez en Amérique: dès qu'un homme frôle une femme sans le faire exprès, il se retrouve avec un procès sur le dos pour abus sexuel! Quand on voit des émissions sur la question à la T.V., par exemple, dans «Comme un lundi» de Dechavanne, on a cette image-là!

J'ai été élevée sans discrimination et je crois que je suis plus féministe que ma mère, – c'est peut-être à cause de mon âge. Peut-être qu'avec le temps et les enfants, ça changera. De toute façon, ce ne sont pas mes idées qui vont m'empêcher d'être féminine!»

Quant aux jeunes filles qui suivent, elles sont en bisbille avec l'étiquette. Nava, 19 ans, CFC d'employée de commerce: «*Oui, je suis féministe, un peu en tout cas. Je soutiens la cause des femmes et toutes leurs luttes pour l'égalité. Pour moi, c'est important. Si on me classe comme féministe, ça ne me gêne pas.*»

Noémie, 17 ans, collégienne: «*Disons que je suis féministe, mais que je n'ose pas m'affirmer comme féministe! Mais je ne me laisse pas dire certains trucs... Je proteste contre les gags anti-femmes des garçons, je défends les femmes, je sais qu'il y a encore beaucoup de pain sur la planche. Mais ce n'est pas en disant que je suis féministe que j'arriverai à faire passer mes idées. Ça braque mes copains et mes copines, ça fait peur aux gens. Le féminisme, au fond, ça sert à améliorer la société, à y apporter plus d'humanisme. Mais ce qui est important pour moi, c'est qu'avec mon copain, on partage les mêmes idées d'égalité...»*

Aurélië, 22 ans, étudiante en lettres: «*Oui, je suis féministe – Oui, ça me gêne qu'on pense que je le suis... C'est toujours dit avec moquerie –*

vous ne seriez pas féministe quand même? comme si c'était la pire des tares. Je n'ai jamais entendu quelqu'un me dire... Ah! toi aussi, tu es féministe, ça m'intéresse... Dans un job d'été, mon patron m'a dit l'an passé... Quoi! vous seriez féministe? On se sent exclue, mise dans un ghetto alors qu'en fait tout le monde est féministe. En tout cas, tous mes copains et copines si on leur parle d'égalité, ils sont féministes à leur façon mais le terme n'est jamais utilisé avec admiration. Je trouve qu'être féministe, c'est très moderne, c'est le mot qui fiche tout en l'air. Si on demande autour de soi: «est-ce qu'il y a des inégalités entre hommes et femmes, tout le monde répond: OUI, es-tu pour l'égalité entre femmes et hommes? Réponse: OUI, mais es-tu féministe? Réponse: NON. Le féminisme est perçu comme quelque chose de trop revendicateur.»

Françoise, 24 ans, étudiante en psychologie, se considère féministe mais pas à 100%. D'ailleurs, elle trouve les cours Femmes et Société de l'Université de Lausanne trop poussés, même si des garçons les suivent. Quant aux garçons féministes? «Si on leur demande un service, ils nous disent: vous avez l'égalité, alors débrouillez-vous!»

Réponse d'un garçon, justement.

Daniel, 18 ans, employé de banque: «J'ai vu des débats, qu'est-ce qu'elles gueulaient ces femmes! Il y en a qui poussent à l'extrême, genre «les hommes ne devraient pas exister»... Quand même! Je ne trouve pas l'étiquette gênante, ça dépend des arguments qu'on donne. A mon avis, on perçoit mal les féministes à cause de l'image publique qu'elles montrent, dans les émissions télévisées par exemple.

Je ne pense pas néanmoins que le féminisme ait été inutile. L'égalité dans le travail? Oh, tant que les hommes seront patrons... C'est pour ça que ça prendra du temps.»

Brigitte Mantilleri

Propos recueillis par:
Perle Bugnion-Secretan,
Simone Chapuis, Simone Forster,
Martine Jaques-Dalcroze,
et Michèle Michellod,



UNE JEUNE PIONNIÈRE

Magali Feller est la première femme à obtenir son Certificat fédéral de capacité d'électricienne à Genève. Elle est aussi une des filles de la bande des quatre qui a créé «La Poilue» (voir encadré). Interview.

Les femmes de votre génération ne se déclarent, en général, pas féministes. Mais vous, vous affirmez l'être. Pourquoi?

J'ai fait l'expérience des mouvements féministes à Berlin. J'ai passé une année dans cette ville après avoir passé mon bac. Il y avait beaucoup de cafés et d'établissements réservés, au moins une fois par mois, aux femmes. Se retrouver dans des endroits protégés, c'était vraiment enrichissant, autre chose que les vestiaires des salles de gymnastique ou les salons de coiffure. On sentait une quête d'identité, une recherche. J'ai

aussi vécu un choc, le 8 mars. Il y avait partout des manifestations à Berlin. Le soir, dans le quartier alternatif du Kreuzberg, la salle des spectacles était exclusivement réservée aux femmes. Cet immense espace était bondé. On sentait une force en mouvement. On avait soudain un sentiment de puissance.

Est-ce cette découverte des mouvements féministes berlinois qui vous a donné l'idée, de retour à Genève, de créer le journal «La Poilue»?

Oui, nous étions quelques copines à se lancer dans cette aventure. C'était

EBOURIFFANTE, LA POILUE GENEVOISE

En cinq, six pages A4 - c'est selon l'inspiration -, les jeunes rédactrices décoiffent un thème: *La Poilue Multimix, La jeune Eve féministe...* Et signent: Une araignée du soir, l'araignée noire, Mygale, une poêle. Elles passent au peigne, plus ou moins fin, la mixité, histoire de justifier le fait qu'elles se rencontrent entre poilues, épilées ou pas, afin de débattre de certaines idées: «Un instant de non-mixité peut donc être source de découverte, et tremplin pour de meilleures retrouvailles entre les deux sexes», écrivent-elles. Elles évoquent les Frauencafés berlinois, une journée de discussion sur «Femmes, féminismes et pouvoir», décortiquent l'histoire des centres femmes genevois, se posent des questions sur la formation des filles, les filières obligatoires, les carrières ou plutôt les non-carrières féminines, et les inégalités. Conclusion: «Certaines revendications féministes, vieilles presque comme le monde, que j'estimais nécessaires mais chiantes, me touchent tout à coup directement. Serait-ce possible que ces thèmes poussiéreux demandent à être secoués par ma génération? Je m'étais préparée, je dois dire, à des combats plus subtils...»

Quant à mon numéro préféré, il s'agit du *Spécial poils* avec son éditio à poils ouverts signé la poêle. Ladite poêle pensant qu'au fond, elle aurait peut-être pu s'aider avec ses poils. «Nos valeurs de la beauté nous viennent de loin. Et si je me sens humiliée lorsque je m'épile, ce n'est pas que je rejette tout rituel de notre société. Ce qui me révolte, c'est de ne pas être acceptée telle que je suis. C'est de devoir avoir honte de moi.» Sur ce je me dépêche d'aller chez mon esthéticienne - beau temps oblige - qui va me disputer car j'ai raté un rendez-vous et que je me suis dépoilée à coup de crème et de rasoir: deux faux ennemis du poil qui, lui, se poile et repousse de plus belle. Et dire que Vénus était poilue!

(bma)

LAUSANNE ET SES «BAD GIRLS»

«Bad Girls Go Everywhere», ou BGGE, c'est le nom d'un groupe de jeunes femmes, étudiantes ou assistantes à l'Université de Lausanne. D'abord regroupées pour lutter contre des affiches sexistes, elles ont maintenant formé une association non mixte avec des projets sur le long terme: s'interroger sur la prééminence des hommes au niveau professoral, ou sur la faible présence féminine dans certaines branches. Elle veulent également faire office de plaque tournante de l'information, par exemple en rendant attentives (et attentifs) les membres de la communauté universitaire à l'existence d'une médiatrice pour les cas de harcèlement sexuel. A lire dans l'*Uniscope* de cet été, preuve qu'elles sont prises au sérieux par les étudiants.

Quant aux mauvaises filles, elles ont le vent en poupe. Le slogan lancé dans les années 70 aux États-Unis: *les bonnes filles vont au ciel, les méchantes partout* a été repris par Ute Ehrhardt et développé en un livre* publié en 1994 qui a fait un tabac (la suite «*Comment devenir une méchante fille*», paraît cet automne en Allemagne). Dans cet ouvrage, la psychologue indépendante qui travaille à Wiesbaden – mère d'une fille – donne des recettes basées sur les expériences de vie de ses patientes. En gros, il s'agit de mieux définir nos objectifs et de foncer, sans trop nous occuper des autres, pour les atteindre. Elle donne l'exemple frappant de la jeune avocate qui veut ménager tout le monde, aide les secrétaires, fait des heures supplémentaires et se retrouve toujours sur le carreau à l'heure des promotions.

Et puis son grand truc, c'est notre sourire. Elle est pour celui, joyeux, qui vient du cœur, mais nous enjoint à éliminer ce fameux petit sourire – que toute une chacune connaît bien – retenu, aplati en une expression à la Joconde avec tout le désarroi du monde dans le regard. Ce sourire-là, on devrait se l'effacer à tout jamais du visage et exprimer clairement nos sentiments, c'est-à-dire le bon coup de gueule s'il s'impose. A propos de sourire, une amie me raconte que voici quelques années aux États-Unis, les employées d'une immense entreprise de téléphone ont fait une grève du sourire. Si insupportable qu'elles ont obtenu tout ce qu'elles voulaient dans les plus brefs délais.

Où je ne suis pas du tout la psychologue, c'est avec l'exemple de la roue de voiture qu'il faut changer soi-même afin de ne pas être prise pour la fameuse «pince» qui n'y connaît rien en mécanique. Là, je pense que l'on peut revendiquer haut et fort le fait de ne pas s'intéresser à la mécanique mais d'être quand même une bonne conductrice. Et de mettre cette ignorance au même niveau que celle de l'homme qui ne sait pas faire de la confiture de fraises mais qui n'est pas tarte en cuisine pour autant. Sinon quel stress, mesdames d'être non seulement au four, au moulin, à l'ordinateur et de surcroît sous le capot de notre voiture. (bma)

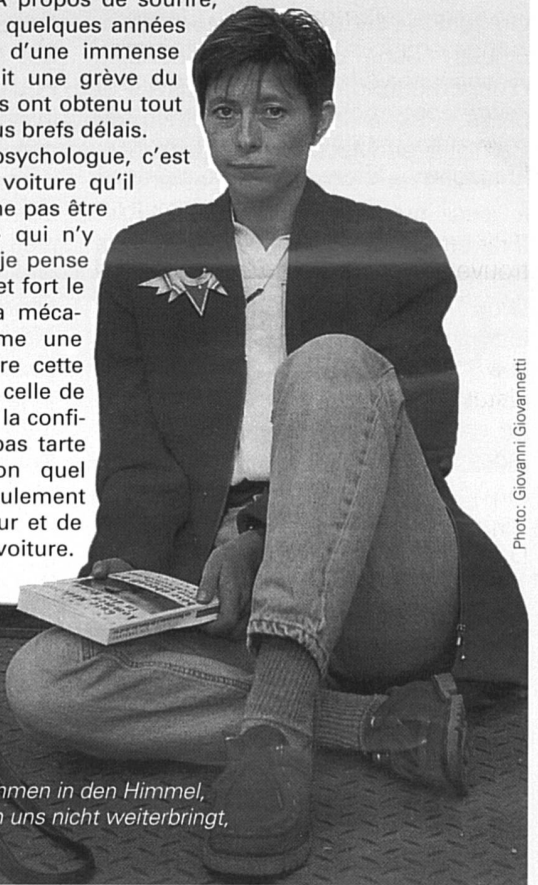


Photo: Giovanni Giovannetti

* Ute Ehrhardt: *Gute Mädchen kommen in den Himmel, böse überall hin. Warum Bravsein uns nicht weiterbringt*, Wolfgang Krüger Verlag, 1994.

un truc rigolo. Nous voulions changer l'image qu'on nous colle lorsqu'on est classée féministe, une image de grincheuse gnan-gnan qui veut rappeler tout le monde à l'ordre et faire la morale. Nous, nous voulions nous amuser, parler de notre expérience de femme, de ce qu'on ressentait. C'était aussi une vérification de nos lectures et des thèses féministes sur le terrain.

Qu'aviez-vous envie de raconter ?

Nous voulions parler d'un autre féminisme et trouver une autre manière de traiter des femmes. Un féminisme plus axé sur la vie au quotidien, sans forcément faire de la politique. Nous voulions raconter comment on ressent les inégalités à partir de ce qu'on vit quand on sort, quand on va à l'école, à l'université ou au boulot. Nombre de mes copines considèrent le féminisme comme dépassé et ne se sentent pas concernées. On voulait leur montrer que c'est faux.

Vouliez-vous vous adresser aux femmes de votre génération et vous démarquer de vos aînées ?

Oui, on avait envie de dire que le féminisme pouvait aussi être traité avec humour. On voulait être directes, parler de nos études, des poils, de toutes sortes de choses. Des sujets simples qui montrent les pressions qui s'exercent sur les femmes. Ce journal était distribué dans un cercle proche. Finalement nous nous donnions un peu en spectacle.

Ces discussions entre copines, ces espaces-femmes de Berlin et de Genève vous aident-ils à voir clair dans votre perception du féminisme ?

Oui, sûrement. Mais je dois dire qu'après un certain temps, j'ai arrêté de collaborer au journal. Il y avait plusieurs raisons à cette décision. C'était devenu difficile à assumer. Je souffrais des débats que je provoquais. Remettre sans cesse en question les relations hommes-femmes touche finalement à la sphère personnelle. Avec le féminisme revenait aussi à la surface la séparation de mes parents. Le féminisme de ma mère en était peut-être une des causes. C'est du moins ce que prétendait mon frère. Féminisme rimait de plus en plus avec rupture et sépa-

ration et ça devenait pénible. Ça remuait trop de choses personnelles. Je n'avais plus envie de me mettre en avant. J'avais toujours envie de parler mais à un autre niveau.

En dépit de ces difficultés, gardez-vous l'étiquette féministe ?

Oui, mais j'aimerais faire une pause, prendre une respiration. Je renouvellerai mon abonnement au féminisme plus tard... Bien sûr, les autres me

perçoivent comme une féministe. Un séjour à Berlin, un travail d'électrienne, une collaboration à «*La Poilue*», tous les ingrédients y sont. Je pars dans quelques jours pour le Salvador. Je vais y travailler pour une ONG (Organisation non gouvernementale). Je vais faire de nouvelles découvertes mais je sais qu'il faut encore se battre. Tout est loin d'être gagné.

Simone Forster

DU CÔTÉ DE LA SUISSE ALÉMANIQUE...

Parti socialiste su



Où sont les jeunes féministes alémaniques? Sans doute dans certains groupements de jeunes, syndicats et partis. Pas à la Frauenzentrale de Berne, ni au Mädchentreff de Zurich, où «elles ne s'intéressent pas encore à ces problèmes». Ni au FRAP (Frauen macht Politik), parti des femmes zurichoises, puisque la quarantaine d'engagées actives dans les commissions d'accompagnement aux femmes parlementaires ne compte qu'une seule «moins de 25 ans». Par manque d'intérêt? «Peut-être s'agit-il d'une crainte de l'avenir ou de structures jugées trop rigides, avance Stella Jegher, permanente du FRAP. Les jeunes sont présentes, et parfois très nombreuses, lors d'activités culturelles ou de manifestations. Les attirer sur des questions professionnelles ou salariales est une autre histoire. Je garde l'espoir d'une relève, mais on ne peut parler d'un mouvement comparable à celui des années 80.»

Un constat qui surprend Brigitte Schwab, Bâloise de 22 ans, membre du Comité directeur des Jeunesses socialistes et étudiante en sciences politiques à Lausanne. «Les jeunes Alémaniques me semblent plus sensibilisées que les Romandes. Plus créatives aussi, à en juger par leur façon de mettre en scène leurs revendications le 14 juin.» Point de Röstigraben à son horizon, mais l'amusement de certains contrastes: «Le combat social est plus avancé en Suisse romande, qui a aussi refusé

l'augmentation de l'âge de la retraite des femmes, contrairement à nous.» Priorité d'outre-Sarine? Brigitte insiste sur l'importance du langage non sexiste: «L'égalité linguistique, comme la nomme Christiane Brunner, rend la question des femmes plus visible.» Quitte à passer pour pinailleuse, elle utilise les deux genres, même oralement. «On me dit que c'est trop compliqué en français, mais les Alémaniques ont aussi longtemps fait de la résistance. Maintenant, ils sont habitués.»

Si elle admet que «les changements de mentalités et de structures de l'économie prennent du temps», aucune raison de se croiser les bras: «Il paraît que l'égalité est réalisée, puisque nous avons le droit de vote. Mais les discriminations, qui se jouent désormais sur des «détails» pouvant prêter à rire, perdurent, même à l'Uni. C'est aux femmes de bouger, d'être présentes en politique, mais aussi dans les débats économiques: la réduction générale du temps de travail me semble une base essentielle pour leur permettre de souffler, de s'engager dans tous les secteurs et concrétiser le partage des tâches entre les sexes.»

Le temps de l'analyse et de l'engagement, apanage traditionnel du milieu étudiant. Le féminisme y a-t-il encore un sens? Sans nul doute pour Stefanie Brander, 40 ans, déléguée aux questions féminines de l'Université de Berne: «Nous sommes peut-être dans un creux de vague, mais

lorsque j'organise des cours ou des journées d'action, je constate que les étudiantes se montrent aussi sensibles qu'hier à l'inégalité actuelle, qui n'est plus de forme mais de matière.» Façon années 90: on ne se déclare pas trop féministe, pour cause d'étiquette bien scotchée, on débat de tout mais jamais par et pour les femmes, on se préoccupe de son look et de ses loisirs.

Les plus activistes d'entre elles sont souvent des «aînées», comme Chantal Magnin, historienne de 28 ans, qui relève cependant que l'organisation des étudiants de sa faculté demande un nouveau cours axé sur l'histoire suisse des genres. Y aurait-il du progrès? «Au niveau des fonctions, les femmes sont mieux acceptées. Mais individuellement, les hommes s'intéressent toujours davantage à notre physique qu'à notre intelligence... Les problèmes se manifestent d'autant plus subtilement que la discussion est possible. Entre amies, nous en plaisantons encore, mais comment les ignorer une fois dans le monde du travail?» La solidarité féminine pour credo, Chantal pratique en groupe, depuis six ans, la lecture de textes féministes et s'est lancée dans l'organisation de plusieurs journées et semaines d'actions femmes. «Maintenant, je laisse la place aux plus jeunes... Elle sont encore un peu intimidées, il faut du temps.»

Caroline Arni, 26 ans, autre historienne et l'une des sept rédactrices

du journal «*Emanzipation*», consacré à la scène féministe bernoise et bâloise, parlerait presque, quant à elle, de fossé de générations. Ses cadettes partagent, certes, son intérêt pour les études de genre, mais n'ont pas la fibre activiste très poussée. «*J'y vois une certaine désillusion. Elles sont prêtes au changement tout en ayant l'impression, contrairement à moi, de devoir dépenser beaucoup d'énergie pour pas grand-chose.*» Pas défaitiste pour autant, elle y voit un glissement de priorités: «*Les jeunes sont actuellement trop sollicités par d'autres difficultés, telles que coût et temps d'études, pour se mobiliser sur des questions politiques.*»

...ET CÔTÉ FRANÇAIS

A l'heure des commandos anti-avortement et d'une éternelle sous-représentation de députées (6%) dans un pays qui porte l'Égalité en devise, la mobilisation peut s'avérer plus mordante. A l'exemple du *Clash*, Comité de lutte anti-sexisme et homophobie. Conçu lors du vaste mouvement étudiant de novembre-décembre dernier, ce groupe est né le 24 janvier à Grenoble, à l'issue du procès en appel d'un commando anti-IVG: «*Ce jour-là, quarante personnes se retrouvaient face à une troupe d'intégristes religieux et politiques et décidaient de réfléchir et d'agir contre toute forme de sexisme.*» Le noyau dur de cette structure mixte, qui réserve des espaces exclusifs aux femmes, compte une vingtaine de militants. Quand Elodie, Stéphanie, Sébastien, Gautier et Raphaël, tous âgés de 20 à 22 ans et étudiants en Sciences politiques, racontent le *Clash*, ils parlent d'aliénation de l'homme aux contraintes de la virilité, d'oppression de la femme et des homosexuels, avec une conviction affûtée au fil des débats qui réunissent régulièrement une trentaine de jeunes. Sans indulgence envers l'Etat ou la classe politique, «*parce que le sexisme ou l'homophobie se manifestent le plus à*

ces niveaux». Simone de Beauvoir et le MLF ne leur paraissent pas ringards, ils y puisent leurs références théoriques. Mais, relève Stéphanie, «*c'est dommage qu'il n'existe pas aujourd'hui de mouvement assez fort pour que ces femmes puissent transmettre leurs expériences à notre génération.*»

Les militants du *Clash* ont commencé par balayer dans leur propre paroisse en exposant des affiches de soirées étudiantes sexistes, une reprise du Collectif d'actions et de réflexion pour l'égalité des sexes de Lyon. Et obtenu des réactions mitigées, jusqu'à se faire taxer de puritains. «*Avec tout de même un impact positif, puisque les affiches de notre fac sont désormais politiquement correctes!*»

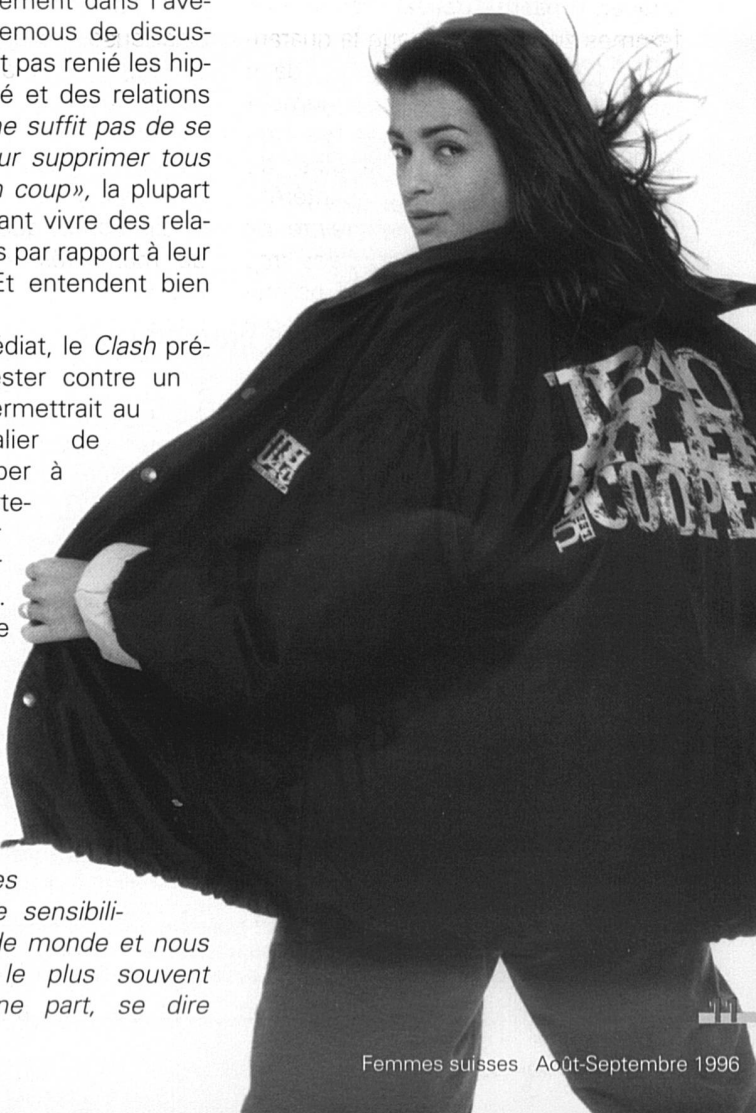
Pour eux, rien n'est détail. Refuser le corps-objet est une manière de lutte contre les stéréotypes générateurs de rôles culturels: la poule pondeuse, l'homme tenu d'assurer au lit, l'homosexualité maladie ou perversité. Se projetant difficilement dans l'avenir, pris dans les remous de discussions que n'auraient pas renié les hippies sur la sexualité et des relations de couple, car «*il ne suffit pas de se dire antisexiste pour supprimer tous les problèmes d'un coup*», la plupart se sentent cependant vivre des relations très égalitaires par rapport à leur modèle parental. Et entendent bien continuer.

Dans le futur immédiat, le *Clash* prévoit de se manifester contre un projet de loi qui permettrait au personnel hospitalier de refuser de participer à tout acte lié à l'avortement et de publier un journal pour se faire connaître. Ces insurgés contre le retour de l'ordre moral et la menace de perte des acquis des femmes se défient pourtant de tout extrémisme.

«*Etre antisexistes signifie essayer de sensibiliser un maximum de monde et nous nous présentons le plus souvent comme tels. D'une part, se dire*

féministe est le droit exclusif des femmes. Ensuite, à l'Uni, ce terme est plus difficile à assumer, car pour beaucoup, la question est désormais réglée.»

L'Uni n'est pas l'univers. Suisses ou Français, ces jeunes activistes le savent bien, se considèrent privilégiés et regrettent de ne pouvoir atteindre les premières concernées par leurs revendications, souvent abonnées à la double journée. Karine, 24 ans, éducatrice spécialisée à Annecy, n'a pas d'enfant mais vit les réalités du travail. Associant facilement extrémisme à féminisme, ses expériences l'ont amenée à s'en forger une définition personnelle: «*C'est d'abord savoir user de sa séduction pour se faire entendre et accepter. Professionnellement, nous sommes peu prises au sérieux, surtout dans des postes à responsabilités. Pour peu qu'on ressemble, comme moi, à une petite chose fragile, les hommes nous prendraient*



même en pitié: «Comment va-t-elle se débrouiller, la pauvre?», alors que je sais parfaitement faire preuve d'autorité. J'ai appris à ne plus me battre contre cette image, à les laisser à leurs préjugés. Ensuite, je montre ce dont je suis capable. Là, leur regard change: on ne me regarde plus comme une femme, mais vraiment comme une collègue.»

Une victoire arrachée sur bien des révoltes, face au scepticisme affiché d'employeurs potentiels lorsqu'elle affirme sa volonté d'avoir des enfants et de travailler et qui lui préfèrent, à

qualifications égales, un homme dont la situation familiale est déjà établie.

Karine résume ainsi la situation: *«Une femme est toujours dans le moins: moins forte, moins intelligente, moins tout. Et dans le devoir: celui de se conformer, d'être mère. Je le ressens même auprès des filles de mon âge, dont certaines justifient les actes inadmissibles des commandos anti-IVG. Moi, je me sens d'abord un être humain!»*

Un être humain aux objectifs clairs: un travail épanouissant plutôt qu'une carrière, des enfants bénéficiant de la

présence du père, un couple égalitaire, la solitude *«plutôt que m'abaisser à jouer un rôle où je me sens mal»*. Qui juge les quadragénaires plus réveillées que sa génération, «capable de beaux discours, mais en plein clichés» et constate en souriant que *«les hommes conçoivent de sortir avec une femme dans mon genre, mais pas de vivre avec»*. Lucide, sans amertume. Une féministe d'aujourd'hui?

Alexandra Rihs



ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE

L'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL) met au concours deux postes de Professeurs/res:

Pour son Département de microtechnique:

professeur/e en technologie d'intégration des microsystèmes

Le/la candidat/e aura plusieurs années d'expérience professionnelle en recherche et développement, dans le domaine des technologies de fabrication de microcapteurs, microactionneurs, microsystèmes ou dispositifs microélectroniques. Il/elle développera des activités de recherche en fabrication et en intégration de micro- et nano-structures aboutissant à la réalisation de microsystèmes. Les technologies impliquées incluent le micro-usinage du silicium et de nouveaux matériaux, la fabrication et structuration des couches minces, le micro-assemblage, la connectique, ainsi que l'encapsulation. Une approche interdisciplinaire est ici indispensable avec des chercheurs travaillant dans les domaines de la conception de microsystèmes, de la microtechnologie, des aspects microtechniques de l'électronique, de la mécanique, de l'optique, de la chimie et de la biologie.

professeur/e en optique biomédicale

Le/la candidat/e aura plusieurs années d'expérience en recherche et développement dans le domaine des applications biomédicales de la phototonique. Sa recherche portera sur les méthodes optiques utilisées dans les diagnostics et le traitement du matériau biologique, du tissu complexe (artère, nerf, muscle...) à la cellule ou à ses composants jusqu'au niveau moléculaire, dans le but de contribuer au développement de nouvelles techniques ou instrumentations médicales. La méthodologie, la conception et la miniaturisation de tels systèmes feront également partie du domaine d'activité du nouveau/de la nouvelle professeur/e. Le/la candidat/e devra posséder une riche expérience pour le travail pluridisciplinaire, notamment en collaboration avec les milieux hospitaliers et industriels.

Pour les deux postes: Le/la candidat/e aura une formation universitaire de haut niveau et devra avoir fait preuve de contributions créatives et importantes dans son domaine technologique et d'une participation constructive au développement des industries et des institutions où il/elle a travaillé. Doté d'un excellent leadership, il/elle attestera d'une expérience riche de travail pluridisciplinaire, notamment en collaboration avec les milieux professionnels et industriels. Un goût marqué pour l'enseignement et de bonnes aptitudes pédagogiques sont nécessaires. L'enseignement sera orienté en 1^{er}, 2^e et 3^e cycles et pourra également être dispensé à d'autres sections. Il/elle devra avoir la capacité et la volonté de guider les étudiants et les jeunes chercheurs.

Délai d'inscription: 15 novembre 1996.

Entrée en fonction: à convenir.

Les candidatures féminines sont particulièrement bienvenues. Les personnes intéressées voudront bien demander les dossiers relatifs à ces postes à: **Présidence de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, CE-Ecublens, CH-1015 Lausanne, Suisse.**



ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE

L'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)
met au concours un poste de

professeur/e en polymères au Département de matériaux

Le/la candidat/e doit être une personnalité de haut niveau scientifique dotée d'une formation spécifique en science de polymères et de plusieurs années d'expérience professionnelle. Elle développera ses activités dans le domaine de l'ingénierie macromoléculaire et des méthodes de caractérisation correspondantes, avec accent sur le développement de matériaux polymères fonctionnels. Elle possède des capacités pour concevoir, conduire et réaliser des projets de recherche importants.

Le/la candidat/e doit avoir des aptitudes marquées pour réaliser et conduire d'importants projets de recherche. Doté/e d'un excellent leadership, il/elle devra avoir de l'aisance et un vif intérêt pour les projets pluridisciplinaires, notamment en collaboration avec les industries. Un goût marqué pour l'enseignement, de bonnes aptitudes pédagogiques, une capacité et une volonté de guider étudiants et jeunes chercheurs sont indispensables. Les candidatures féminines sont particulièrement bienvenues.

Délai d'inscription: 21 octobre 1996.

Entrée en fonctions: à convenir.

Les personnes intéressées voudront bien demander le dossier relatifs à ce poste à: **Présidence de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, CE-Ecublens, CH-1015 Lausanne, Suisse.**